

ANDRÉ GUILLOU
 Association internationale d'études
 du Sud-Est Européen
 Paris

UDC 877.3

DE DELPHES À BYZANCE

Les oracles sacrés

Abstract: L'oracle antique avait été politique et moral, il devint poétique, pathétique et se tut. La divination, pour les Chrétiens, fut affaire démoniaque, mais les Byzantins eurent leurs livres sibyllins.

Périclès n'aima pas Delphes; il se mit à la tête du mouvement qui tendait à éliminer de la politique l'influence des prêtres et les paroles des oracles. Les historiens grecs, non plus, ne semblent pas avoir beaucoup aimé Delphes. Même Thucydide se montre sceptique en observant que chacun écoute et interprète l'oracle sous l'empire de sa passion.

L'oracle, bien sûr, se sauve toujours au plan moral. Les Lois de Platon reconnaissent sainteté et pureté seulement à „celui qui a été purifié selon les lois de Delphes“ (*Lois*.IX.865 b). Mais Delphes n'a créé ni un système, ni un code de théologie morale : les aphorismes portés sur les colonnes étaient sagesse pratique et expérience morale. Au lieu de procéder à l'abolition de l'esclavage, comme le fera le christianisme, ou, au moins, de le préparer comme les Stoïciens ou de le justifier comme Aristote; Apollon ne s'attarda pas à théoriser mais son temple fut considéré comme un sûr refuge pour les esclaves, comme le disent les inscriptions pythiques.

Pureté rituelle ou pureté morale ?

„O étranger, dans l'enceinte du dieu de la pureté, pénètre avec une âme pure, après avoir touché l'eau de la source, et, comme il convient aux bons, fais une libation en entrant; quant au méchant, l'océan tout entier ne suffirait pas à le purifier de ses vagues“.

L'idée de pureté morale semble avoir été relativement tardive.

Préfiguration de Macbeth.

Et puis la voix se tut : ce ne fut pas la seule Béotie, mais la Grèce toute entière, elle qui durant des siècles avait résonné de mul-

tiples voix divines, dans l'art, dans la poésie, dans la pensée, dans les réponses des dieux, se renferma dans le silence pour toujours.

Époque de lassitude.

Les Flaviens eux-mêmes, au 1^{er} siècle de notre ère, après l'expédition de Jérusalem et l'humiliation infligée aux Juifs, sont comme saisis par ce sens atemporel inspiré de l'Orient. Flavius-Josèphe et Philon d'Alexandrie reversent dans l'historiographie et le platonisme la nostalgie biblique et l'élégie plaintive de Sion; Plutarque, prêtre de Delphes et consul de Rome, tente sans succès de cacher sous l'épopée de ses vies le présage de mort qui recouvre toutes les formes du monde antique, et, témoin de cette paix delphique et romaine, si profonde qu'elle ressemble à une veillée mortuaire, paraît pleurer le temps de Marathon et de Platée : „Grandes sont, en effet, la paix et la tranquillité, et la guerre a pris fin“ (*De Pyth.or.* 408 B).

L'oracle qui, dans sa grande époque, avait été politique et moral, est désormais poétique et décline jusqu'à devenir pathétique. Rome, on l'a dit, rit et meurt; mais la Grèce ne rit pas, ou, si elle rit, c'est du rire amer de Lucien, qui n'épargna même pas Apollon de ses railleries. Plus cruel encore, Enomaos de Gadara, un Grec de Syrie, auteur d'une violente diatribe contre l'oracle („L'oeuvre des sorciers“) est la source des pamphlets incisifs d'Eusèbe au IV^e siècle (*Praep.ev.* V.19–36, VI.7) et des apologistes chrétiens. Mais les esprits critiques restent rares, quand grossit le flot de la mélancolie, qui submerge la voix de l'oracle de Delphes, faible au temps de Plutarque, éteinte sous Julien.

Dès le premier siècle de notre ère, alors que progresse le charisme de la Pentecôte, l'oracle de Delphes éprouve de la répulsion devant la trivialité des questions qui assaillent le trépied de la Pythie et avilissent „la gloire de trois mille années“ (*De Pyth.or.* 408 D) : demandes sur le mariage, la navigation, le négoce ! (*Ib.* 408 C). Désormais la passion politique est morte. Même la piété de l'empereur Hadrien pour Delphes est un trait de manie de périégète et de collectionneur, une tendresse d'homme décadent plutôt qu'une passion religieuse. D'ailleurs sa politique s'appuyait sur des légions et sur des remparts et certainement pas sur les réponses de l'oracle. Et ce fut une question de littérature que celle que posa Hadrien à la Pythie, une question du reste bien ancienne, bien usée et au parfum de légende : quelle était la patrie d'Homère (*Anthol. Pal.* XIV.102).

Plutarque, on le sait, est un fidèle de la religion platonicienne et son delphisme est avant tout platonisme. Dans son dialogue on n'entend pas le cri de l'Éros du Banquet, mais celui d'un dieu prêt à mourir. Dans toute son oeuvre religieuse le ton est donné par la mort de Pan : il est grave comme celui d'une marche funèbre (*De def.or.* 419 CD).

L'oracle ensuite n'eut pas la force de lutter contre le christianisme : il s'enveloppa de silence et sombra dans l'oubli. Il se tut comme Plotin, qui ne nomme jamais les chrétiens, qu'il connaît pourtant bien à travers le gnosticisme. Mais elles ne se taisaient pas, ces voix toujours présentes d'une nuée de devins, de prophètes, d'interprètes de songes, d'astrologues ambulants : ils avaient fait collection d'antiques prophéties, qu'ils agrémentaient pour le peuple usant de quelque méthode cléromantique. D'autre part aussi, les partisans de Plotin, qui n'avaient pas compris le silence digne de leur maître, et s'étaient jetés avec fougue dans la polémique anti-chrétienne, réunirent un tas d'hexamètres pour célébrer ses louanges.

Plotin se contente de dire que Delphes est le centre du monde (*Enn.* VI.14.5–6). Il ne parle pas de la Pythie. Il parle plus volontiers du démon que de dieu, et il pense que c'est aux dieux d'aller à lui et non à lui d'aller chez les dieux. Il fait, toutefois, quelques allusions fugitives aux oracles.

Lorsque Dieu n'est pas près de toi, dit le dernier descendant de Platon, c'est que toi tu t'en es allé !

Qu'est-il besoin maintenant d'un oracle ? Le monde entier est en Dieu. Et si, par la volonté des sages, ont été élevés des temples et des statues, c'est seulement pour que l'homme se rappelle cette simple vérité de la présence divine dans le Tout, ou, mieux, du Tout divinement présent dans la plus petite chose.

Mais, parmi les disciples de Plotin quelle incompréhension ! Il nous est transmis de Delphes une réponse d'une authenticité très douteuse, qui établit un parallèle entre Porphyre et Jamblique : Apollon aurait décerné la palme de l'inspiration au Syrien et celle de l'érudition au Phénicien (David, *In Porphyry, Isag.*) !

Tandis que l'Empire romain se grécisait, avec le transfert de la capitale sur les rives du Bosphore, le moment était favorable pour que s'ouvre de nouveau la bouche du dieu demeurée silencieuse. Mais Rome trouvait en Grèce un oracle plus vivace, le christianisme entré désormais dans le palais des Césars avec Constantin et un platonisme bien plus fécond et plus moderne que celui de Plutarque et de Plotin, avec le *didaskaléion* d'Alexandrie, une sorte d'université, où enseigne Origène entre 212 et 231, et un centre d'éditions, où Ambroise pourvoit à l'entretien de sept tachygraphes qui se relaient pour écrire sous la dictée d'Origène, son ami, de copistes et de jeunes filles exercées à la calligraphie pour reproduire les exemplaires (Eusèbe, *H. E.*, VI.23.2). Constantin préférait les évêques du concile de Nicée aux prêtres purs, les Hosioi de Delphes; et les Pères alexandrins pour prouver l'essence divine de la révélation chrétienne opposèrent à la figure grave du prophète chrétien la Pythie païenne en proie à son délire impur et inconvenant. Pourtant, il faut attendre

le temps de saint Jean Chrysostome, pour découvrir l'image indécente de la Pythie *diarousa ta skélè*, jambes écartées (*In ep. I ad Cor. hom.* XXIX 260 BC.). Origène, quant à lui, ne sut pas être aussi vert et n'emploie pas de mots impudiques (*Contra Cels.* III.VII.3). Et l'amour, la nostalgie du classicisme, à certains, tel Clément, arrachent jusqu'à un soupir de mélancolie : „La source de Castalie s'est tue, comme celle de Colophon (en Asie Mineure), et sont également disparues les autres ondes magiques“ (*Protr.* II.II.1).

Du reste, Constantin prenait partout ce qui lui convenait: aux Chrétiens l'emblème de la victoire, à Delphes les bronzes et les marbres pour orner la nouvelle capitale. La vieille cité sainte de la Grèce ouvrit ses portes aux réquisitions impériales et fut contrainte de céder même le trépied colossal, qui rappelait la victoire de Platée (Eusèbe, *Vita C.* III.54; Socrates, I.16; Sozom. II.4.5; Zosim. II.31.1–2; Cassiod. II.20). Son rival, Licinius, eut alors recours à l'oracle d'Apollon à Didymes, près de Milet, en Asie Mineure, que vénérât encore, dit-on, le philosophe pythagoricien Apollonios de Tyane au premier siècle de notre ère (Philostr., *Vita.* IV.1). Le temple de Delphes fut saccagé, l'oracle fut perturbé, le clergé terrorisé : tout conduit à penser que désormais la Pythie refusait d'être consultée.

Lorsque, trente ans plus tard, un caprice du sort fit monter sur le trône impérial un prince philosophe, un héros à la Plutarque dévoué à l'hellénisme, le découragement de l'oracle delphique était si grave que Julien ne sut pas ouvrir cette bouche devenue muette. Il est vrai qu'il tenta aussi de faire parler Délos, la rivale d'autrefois et l'inscrivit dans la liste générale des oracles à consulter avant d'entreprendre l'expédition d'Orient (Théodoret, *Hist.eccl.* III.16). Délos s'éteindra avant Delphes, toutes deux à la fin réunies dans un commun destin.

A Delphes, Oribase de Pergame, un médecin confident de Julien, sollicita au nom de son empereur que soit restaurée la pratique de l'oracle. Julien estimait que le retour à l'antique devait puiser à cette source une nouvelle espérance : le silence des oracles, dont Julien porte lui-même témoignage, avait déjà été un motif de triomphe pour les chrétiens, qui demeuraient perplexes devant une tradition religieuse qui remontait à plus d'un millénaire et avait pour elle la foi d'Eschyle, qui glorifiait, par exemple, dans les Euménides la spiritualité delphique de l'aréopage, qui est, pour Athènes, ce que l'oracle delphique veut être pour le monde „la défense de la terre, la protection du pays et le salut de la ville“ (*phrouèma gès eryma tès chòras kai polèòs sòtèrion*). Et le plus noble des Pères de l'Église, Clément, sent l'exigence de la continuité entre l'oracle et la révélation des chrétiens : „Le silence, écrit-il“, attendait ... afin que la lumière de la vérité, c'est-à-dire le Verbe, devenu bonne nouvelle, rompît le silence mystique des énigmes prophétiques“ (*Protr.* I.10).

Les chrétiens ont transformé en esprits malins les démons mortels de Plutarque, ils ont outragé la Pythie, mais ils sentaient là toujours quelque chose de surnaturel. C'était peut-être une erreur, mais c'est ainsi que luttent entre elles les croyances et les fois, quand elle se succèdent. Les sources chrétiennes ne laissent jamais entendre qu'elles suspectent à Delphes une tromperie de prêtre; et en ceci les chrétiens furent bien avisés, car le petit peuple se serait soulevé pour défendre les dieux au nom de l'humanité.

Nous connaissons la réponse de l'oracle à l'invitation de Julien et il importe peu, très peu pour notre propos, d'en établir l'authenticité et, dans le cas d'un avis négatif, de l'attribuer à un auteur chrétien ou païen. Le texte en est transmis par un chroniqueur byzantin, Kédrenos, un écrivain du XIIe siècle. L'auteur fut, en tout cas, un poète. Ces ultimes hexamètres de la poésie des oracles sont malaisés à traduire tant le flot de la mélancolie en a imprégné chaque son, chaque accent, en un sanglot de mort. C'est le chant du cygne de l'oracle delphique :

„Dites à l'empereur : à terre est tombé le palais aux ornements sculptés

Phoebus n'a plus de cabane, ni de laurier magique,

Ni de source gazouillante. Et l'eau bavarde est tarie“ (ed. Bekker, Bonn, I, 1858, p.532).

A ce chant du crépuscule répond à l'aurore Prudence, le premier poète chrétien. Ses hymnes ont, en effet, la fraîcheur matinale des choses qui commencent; ses poèmes sont des cris de triomphe, des processions sacrées, des apothéoses. Au centre se trouvent les vaincus : l'oracle, Julien „entre les autres princes un seul ... (dit Prudence), chef militaire valeureux et aussi initiateur de lois, fameux par son éloquence et par son courage, conseiller de la patrie !...“ (*Apothéosis*, 449–452).

Pâleur des prêtres, charbons des encensoirs refroidis et Julien, lui-même, fuyant devant ce grand

„dieu, je ne sais lequel, qui intervient sur nos autels“ (*Apotheosis*, 471). Ce sont encore les paroles de Prudence, qui voit que Julien et l'oracle étaient unis en un seul destin de mort : l'historien moderne a établi que la chute de Julien a scellé, pour ainsi dire, l'extinction de tous les oracles :

„Selon des prophéties impies les cavernes delphiques se sont tues,

L'oracle ne guide plus le trépied, inspiré et haletant, il ne rejette plus en écumant

Les oracles portés dans les livres sibyllins.

La trompeuse Dodone a perdu ses vapeurs insensées

Cumes, muette, pleure ses oracles défunts,
Et Hammon (Jupiter) n'apporte plus de réponse dans les Syrtes
de Libye“.

C'est toujours de Prudence (*Ib.* 438–448).

Synésios de Cyrène et Proklos de Constantinople au Ve siècle, partant de principes opposés, puisèrent tous les deux dans les oracles chaldaïques – une théologie barbare très recherchée à Rome dans les derniers temps de l'Empire.

Les oracles antiques sont morts. Les légendes chrétiennes, telles des suaires glacés enveloppent avec une volupté particulière l'oracle de Delphes, comme si un fil souterrain réunissait la religion apollinienne à la religion chrétienne, et si cet ombilic était la trace douloureuse d'une nouvelle naissance. On racontait, par exemple, que peu après la naissance du Christ, l'empereur Auguste avait consulté la Pythie sur le problème de sa succession. Mais l'oracle resta silencieux. Sollicité d'expliquer son silence, il répondit : „Un enfant juif, celui qui règne en dieu parmi les bienheureux, m'ordonne de laisser cette demeure et de descendre dans l'Hadès...“ (Kédrénos, I, p.320; Suda, s.v. *Augoustos*).

Eusèbe a conservé un autre oracle d'abdication, tout aussi pathétique. C'est une réponse donnée aux habitants de Nicée non par la Pythie, naturellement, nous sommes au IVe siècle, mais par les prêtres qui, survivant au temps de Julien et aussi plus tard se résignaient mal à renoncer aux profits des consultations, et des sacrifices (*Praep.ev.* II.61; Nonnos, IV.309; Kédrénos I, p.532).

La Pythie se tait, disait-il, mais la voix de la fontaine Castalie n'est autre que l'écho de la voix d'Apollon.

Cependant, pour la plupart des chrétiens, Apollon n'était qu'un démon déguisé, le démon le plus dangereux, parce qu'il avait été le plus beau des dieux, le Malin lui-même travesti en Ange de lumière.

On raconte que l'empereur Julien monta à Daphné pour sacrifier au culte de la célèbre statue d'Apollon : il y sollicita un oracle; ne recevant pas de réponse il pensa que ce silence était dû à la présence des reliques du martyr saint Babylas et ordonna de les transporter ailleurs (Kédrénos, I, p.536).

Comune humani generis oraculum, dit Tite-Live (XXXVIII.48) : l'oracle est commun au genre humain.

La croyance aux opérations du démon fait partie du patrimoine religieux de Byzance.

Le chef de la flotte, Adrianos, raconte l'empereur Constantin Porphyrogénète dans la „Vie de Basile“, avait été envoyé de Constantinople avec des navires pour dégager Syracuse en Sicile,

assiégée par les Arabes (877). Il fut bloqué par le vent à Monemvasie (Péloponnèse) dans le port de Hiérax. Il y avait là un endroit appelé Eléos, qui tirait son nom du bois épais qui le recouvrait. Une puissance démoniaque y était installée, qui était souvent invoquée par les bergers pour qu'elle veillât sur leurs moutons qui paissaient là. Et les bergers entendirent des démons, comme s'ils se parlaient entre eux et se réjouissaient du malheur qui était arrivé, dire que Syracuse avait été prise la veille et que tout y avait été détruit et incendié. La nouvelle en parvint aux oreilles d'Adrianos. Celui-ci appelle les bergers, les interroge avec soin et trouve confirmation de ce qu'on lui avait raconté. Voulant entendre la nouvelle de ses oreilles, il se rend sur place avec les bergers et leur fait demander quand Syracuse sera prise, et il apprend qu'elle a été prise. Rempli de tristesse et d'impatience, il se reprit cependant, persuadé qu'il ne fallait pas croire ce que disaient les démons, car ils n'avaient pas la prescience, ignorant que ceci n'était pas de la prescience, mais la révélation d'un événement passé par des démons qui par la rapidité et la précision de leur information avaient devancé toute relation de témoins oculaires" (Continuation de Théophane, V.p. 311). Et l'impérial auteur justifie ainsi le rôle des démons mais il met en cause la nature de l'oracle.

Tous les moyens étaient bons à Byzance pour connaître l'avenir : les dés, les grains de blé, l'examen des cendres, l'aspect des icônes, mille autres signes, mais aussi la consultation des saints personnages.

Lorsqu'après l'assassinat de l'empereur Maurice, Phocas fut monté sur le trône en 602, Domniziolos, son neveu, fut nommé patrice et curopalate et „il fut envoyé par l'empereur en Orient, pour prendre en main l'armée et s'opposer à la nation perse... Quand Domniziolos eut appris la nouvelle de l'incursion des Lazes jusqu'en Cappadoce et de la conspiration fomentée par le patrice Georges, beau-père de l'empereur, contre celui-ci, il tomba dans un profond chagrin et une grande crainte, n'osant pas poursuivre le voyage qui lui avait été fixé. Or, comme il avait entendu parler du serviteur de Dieu, Théodore de Sykéon, il vint au monastère et, s'étant jeté à ses pieds, il le suppliait de lui donner sa bénédiction et un bon conseil ... Il rapporta au saint les ordres qu'il avait reçus de l'empereur et comment l'incursion des Lazes le mettait en difficulté. Le serviteur du Christ lui dit : „Va, mon fils, droit ton chemin au nom de Dieu ... La seule chose, c'est que, quand tu seras en ligne de bataille contre les Perses, il surviendra un événement, tu seras exposé à une grande épreuve, une grande angoisse, mais je te confie à Dieu et à son saint martyr Georges pour que tu sois gardé sain et sauf. Cependant, quand surviendront ces difficultés, souviens-toi de cette prière, et Dieu te tirera du péril.

Quand il lui eut dit ceci et d'autres événements qui devaient arriver, il fit sur lui une prière et lui donna congé pour son voyage. Or, conformément à sa parole, Domniziolos poursuivit sa route sans obstacle, les Lazes, par la grâce de Dieu ayant fait retraite et, sur tout ce que lui avait dit Théodore, il trouva que cela se passait bien ainsi. Et, comme dans la guerre contre les Perses, il avait été victime d'une embuscade, que l'armée avait subi un grand carnage, et qu'il était réduit à lui-même à la dernière extrémité, il se rappela ce que lui avait prédit le saint Théodore et, suppliant que ses prières lui viennent en aide, il alla se cacher à pied dans un lit de roseaux, obtint que Dieu le secourût, fut sauvé du péril et, après avoir rassemblé l'armée, repartit pour le pays des Romains. Durant son retour vers l'empereur, il vint chez le bienheureux ... et l'assura avec remerciements que tout ce qui lui avait été prédit par lui s'était passé ainsi" (Vie de Théodore de Sykéon, § 120).

L'empereur Léon VI (886-912) passait pour être lui-même prophète, ce que montraient les oracles qui lui sont attribués. En voici un, à titre d'exemple, écrit en hexamètres :

Le titre en est „Oracle sur la résurrection de Constantinople“. Et il dit :

Palais de Byzas, foyer de Constantin,
Rome, Babylone et Nouvelle Sion,
Trois fois trois fois cent tu dirigeras l'Empire
Vingt années manquant à celles-ci.
Tu réuniras l'or des barbares comme de la poussière
Et tu domineras toutes les tribus environnantes.
Mais un violent incendie et une race blonde
toi et toute la ville vous réduiront en cendres et ruineront ton

Empire,

Et tu seras comme si tu n'avais jamais existé,
Jusqu'à ce que le doigt de Dieu apparaisse de l'Orient
Garnisse deux doigts de ta main
Portant des pointes de lances comme des souffles sortant du

four

Avec lesquelles ils vengeront le malheur de leurs pères
Alors les enfants viendront de partout
Tout droit, comme des alentours vers le centre
Sur ces justes Dieu fera jaillir la justice.
Nouvelle donc, tu seras une nouvelle fois la Nouvelle,
Tu domineras mieux qu'autrefois les barbares,
Tu seras en effet la maison de la gloire de Dieu
Et tes voisins tomberont à tes pieds“.

Certains ont pensé que l'oracle impérial concernait la prise de Constantinople par les Latins (les hommes blonds) en 1204 et son

occupation pendant plus d'un demi-siècle, puis sa reconquête en 1261.

Quoi qu'il en soit, au Xe siècle Liudprand de Crémone, ambassadeur d'Othon 1er, roi de Germanie, à Constantinople, raconte que „les Grecs comme les Arabes possèdent des livres qu'ils appellent *oraseis*, qui sont les visions de Daniel ... dans lesquels on trouve écrit combien d'années règnera chaque empereur, quels événements se dérouleront, pacifiques ou conflictuels... Et de citer un de ces oracles attribué à Hyppolite de Rome, un évêque du IIIe siècle : *Léôn kai skimnos homodiôxousin onagron*. Ainsi en grec. Et en latin: *Leo et catulus simul exterminabunt onagrum*. Je traduis : Le lion et le lionceau extermineront ensemble l'onagre. Et Liudprand commente : „L'interprétation selon les Grecs est celle-ci : Le lion, c'est-à-dire l'empereur des Romains, c'est-à-dire des Grecs et le lionceau, c'est-à-dire le roi des Francs, ensemble en ces temps extermineront l'onagre, c'est-à-dire le roi africain des Arabes. Cette interprétation ne me semble pas exacte, car le lion et le lionceau, inégaux par la taille, ont une même nature, un même aspect, un même caractère; et comme la science me le suggère, si le lion est l'empereur des Grecs, il ne sied pas que le lionceau soit le roi des Francs. Tous les deux certes sont des hommes, comme le lion et le lionceau sont l'un et l'autre des animaux..., rien ne les distingue que l'âge, non la forme, non la fureur, non le rugissement. Mais le roi des Grecs a des cheveux longs, il porte une longue robe fine comme du voile, avec des manches, il est menteur, fourbe, sans pitié, tel un renard, orgueilleux, faussement humble, avare, cupide, il se nourrit d'ail, d'oignons et de poireaux, il boit de l'eau chaude; le roi des Francs, au contraire, a les cheveux bien coupés, il ne porte pas un vêtement de femme, il est coiffé d'un bonnet, il est franc, sans ruse, assez miséricordieux, le cas échéant, sévère, quand il le faut, toujours vraiment humble, jamais avare, il ne mange ni ail, ni oignons, ni poireaux... Écoutez la différence; n'allez pas adopter cette interprétation ou bien celle-ci est pour plus tard ou bien elle n'est pas vraie. Il est impossible, en effet, que l'empereur (régnant) Nicéphore, comme les Grecs le disent en mentant, soit le lion et Othon le lionceau, qui ensemble extermineront quelqu'un. En effet, exilés l'un et l'autre sur des terres inconnues le Parthe boira l'Arar (qui est la Saône en France) ou la Germanie le Tigre avant que Nicéphore et Othon se lient d'amitié et pactisent.

Vous avez entendu l'interprétation des Grecs; écoutez maintenant celle de Liudprand de Crémone. Je dis, et non seulement je dis, mais j'affirme, si l'oracle s'applique à l'heure actuelle, que le lion et le lionceau, le père et le fils, Othon 1er et Oton II, en rien dissemblables, séparés seulement par l'âge, extermineront ensemble bientôt l'onagre, c'est-à-dire Nicéphore, l'âne sauvage, qui peut bien

être comparés à un âne sauvage pour son orgueil vain et fou et pour son union incestueuse avec sa maîtresse et marraine. Si cet onagre n'est pas exterminé par notre lion et notre lionceau, Othon 1er et Othon II, le père et le fils, les augustes empereurs, l'oracle écrit par Hippolyte est faux. Car l'interprétation des Grecs est à rejeter" (Legatio, §39–40).

En dépit des lois, les oracles et les prophéties coururent par milliers à travers l'empire byzantin. Les Byzantins comme les Romains avaient leurs livres sibyllins. Jusqu'aux derniers jours de l'Empire les prophéties sur ses destinées pullulèrent et ne firent qu'affoler la population au moment du danger suprême.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

A. F. Festugière, *Contemplation et vie contemplative selon Platon*, Paris, 1936; P. Henry, *Frühchristliche Beziehungen zwischen Theologie und Philosophie*, in *Zeitschrift für katolische Theologie*, 82, 1960, p. 428–439; V. Cilento, *Trasposizioni dell'antico. Saggi su le forme della Grecità al suo tramonto*, Milan-Naples, 1961; C. Mango, *The Legend of Leo the Wise*, in *Zbornik Radova Viz.Inst.*, 6, 1960, p. 59–93.